

- II -

Sandro Penna, Ernesto Calzavara,
Edoardo Cacciatore, Attilio Bertolucci,
Giorgio Caproni, Vittorio Sereni, Mario Luzi,
Piero Bigongiari, Emilio Villa, Toti Scialoja,
Franco Fortini



Sandro Penna

Sandro Penna (Pérouse 1906 – Rome 1976) publia *Poesie*, son premier recueil, en 1939. *Appunti* (1950), *Une étrange joie de vivre* (1956, trad. de l'italien par Jean-Noël Schifano et Dominique Fernandez, Fata Morgana, 1978) et de nouveau *Poesie* (1970), *Stranezze* (1976) et les poèmes posthumes *Il viaggiatore insonne* (1977) et *Confuso sogno* (1980) suivront. Grâce et légèreté se conjuguent dans cette œuvre tout à la fois crue, limpide et délicate. Ses poèmes sont la plupart du temps brefs, de menues notations traduisant la stupeur, la surprise ou l'enchantement. L'ensemble constitue un *canzoniere* de l'amour homosexuel.

Fait remarquable, il est impossible de retracer l'évolution interne de cette poésie tant elle demeure égale à elle-même au fil du temps, comme si aucune temporalité ne pouvait l'entamer. Sensuelle, attentive aux suggestions d'atmosphères, l'élégie de Penna est parfois voilée d'un soupçon de mélancolie. Ouvriers, soldats, jeunes gens, paysages urbains et de banlieues constituent, avec celui de la solitude, ses thèmes habituels.

Il plut ardemment tout l'été
sur notre amour. Puis, la campagne
changea de couleur, vira au beau.

★

Une guerre amoureuse et sans pitié
contre les enfants, autrefois je conduisis. Maintenant,
dépourvu d'armes, c'est à moi-même
que je fais la guerre, et avec beaucoup d'efficacité.

★

Je revenais à la maison. Un filet de sang
riaient parmi la poussière de mon visage.

★

Je reviens maintenant à la maison. Parmi la poussière,
mon âme est piétinée et mon sourire avec elle.

★

Chroniques du printemps

Le matin, dans le lit
de la rivière le premier homme nu
frissonnait encore. Amour, le soir,
tourmentait la femme que l'enfant,
merveilleux, abandonnait : je vis
son geste vif dans une rue
sombre tendue
vers la campagne : ses amis
étaient les champs nouveaux et le soleil – les longs cris
étaient des trains allumés dans la nuit.

★

L'amour de soi-même, n'est-il peut-être pas un rêve
vécu les yeux ouverts par les routes ?

★

Ici, le soleil me semble si chaud.
Ici, les fleurs poussent ardentes et sèches.
Et ce qu'ils disent ici me semble seulement un son.
Oh ! heureux étranger en tout lieu.

★

Variante

Oh ! le tournoyant gémississement
des nonnes de fer-blanc,
folles plus qu'au couvent
de cette ville folle,
au-dessus des toits dans le silence
de la nuit sous le vent.

★

Opaques, des hommes calmes s'affairent
avec leurs seaux luisants parmi les potagers. Dans le vert,
le rouge des tomates se tient secret, ardent,
tel un cœur. Mais au loin,
cloches du matin,
la mer et ses lumières d'argent,
appellent à la pêche les hommes rêvant
du vin du retour, dans le lent
ondolement des barques, réveillées
tels des oiseaux sur la branche. Immobile
dans l'obscurité de la villa, la balançoire attend
le jour. Et le jour accordera les différents
et bruyants petits-déjeuners. Je demeure
parmi si grande lumière et le linge battu.
Parmi des navets, une demi pomme et une triste
machine de cuisine, vieille de tant d'années,
non vues, somnoient sur une table.

★

Dans le ciel les nuages obscurcissaient
de loin en loin la lune. Je me tenais devant
le portail froid de ce cimetière
de campagne. Un doux garçon sauvage
plein d'audace était là auprès de moi, il m'étreignait
en tremblant – les feuilles de toutes les haies
tremblaient-elles peut-être ? –, je le tenais
avec volupté sous mon bras.
La nuit était sombre et les tombes
recouvraient les malheureux morts. Mon cœur
cherchait la vie, l'amour :
(l'amour d'un garçonnet de douze ans ?).

Derniers poèmes de *Stranezze* (1957-1976)
Poesie, Garganti © 2000
Traduit et présenté par Philippe di Meo